NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

53 Nº 1 1926

L'apôtre de la Belgique. Saint Amand (1)

Édouard DE MOREAU

p. 1 - 12

https://www.nrt.be/fr/articles/l-apotre-de-la-belgique-saint-amand-1-3211

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'Apôtre de la Belgique

SAINT AMAND (1)

Premier article : Caractère de saint Amand

Dans les deux seules pièces authentiques que nous avons conservé de lui, S. Amand s'intitule : « Très misérable et pécheur : *Miserrimus et peccator* ». Ne croirait-on pas retrouver en cette formule l'écho des humbles déclarations de S. Paul, du *minimus apostolorum,* de sa première épitre aux Corinthiens ? Mais l'apôtre des Gentils ose se comparer à ses collègues. « *Abundantius illis omnibus laboravi :* J'ai travaillé plus qu'eux tous », ajoute-t-il. Sur le terrain beaucoup plus réduit de son ministère, Amand ne s'est jamais, à notre connaissance, décerné de témoignage semblable. Raison de plus pour que nous le lui rendions, s'il le mérite. Ces pages montreront au lecteur qu'il en est ainsi ; que, sans porter atteinte à la gloire d'aucun autre semeur de la divine parole dans nos provinces et sans amoindrir notre reconnaissance envers eux, que sans disputer par exemple à un S. Lambert la place plus considérable qu'il tient dans le souvenir et dans le culte de nos populations, nous sommes en droit de réserver à Amand le titre d'apôtre de la Belgique.

Cependant la partie consacrée aux travaux du saint dans le nord de la Gaule devra être précédée ici d'une étude assez longue de son caractère ; elle sera suivie d'un aperçu sur sa méthode de conversion des païens.

* * *

(1) Cet article et celui qui paraîtra dans le prochain fascicule résument quelques chapitres d'une biographie de S. Amand qui paraîtra sous peu dans la section missiologique du *Museum Lessianum.* Nous nous abstenons ici de toute note. Car le volume annoncé fournira à qui voudra les y chercher toutes les références, preuves et explications désirables.

On jugera peut-être ce programme bien prétentieux. Et pour commencer par le caractère, ne faut-il pas renoncer absolument à tracer celui des saints du VII^e siècle ? Ne perdons-nous pas de vue, en entreprenant cette tâche, et l'extrême rareté des sources à l'époque mérovingienne et plus encore la pauvreté lamentable de leur contenu ?

En effet, elle apparaît des plus perplexes la situation d'un historien moderne, désireux de faire revivre pour les lecteurs de son temps quelqu'un de ces antiques héros. Au point de vue des matériaux utilisables, il se trouve aussi dépourvu que peut se considérer dans l'abondance un biographe de saint moderne, de S. François de Sales, par exemple. Pour l'évêque de Genève, ses œuvres spirituelles, ses controverses, ses sermons et ses lettres ; sa biographie écrite par son neveu, Charles-Auguste, et son *Esprit*, que Camus publia en six volumes ; enfin tous les documents contemporains où il est mentionné avec plus ou moins d'étendue, constituent une masse si impressionnante de témoignages que d'aucuns la trouveront même écrasante. Mais un rapide coup d'œil donné par le spécialiste de la période mérovingienne à l'ensemble des sources hagiographiques, le convaincra que, dans son domaine à lui plus qu'ailleurs, s'accuse avec une déconcertante netteté la disproportion entre le nombre considérable de saints et le petit nombre de données sûres.

La plupart des personnages remarquables par leurs vertus, du VI^e au IX^e siècle, ne furent l'objet d'une biographie qu'un siècle, ou deux, ou trois, après leur mort. Le souci d'être vrai se subordonne, chez leurs panégyristes, au souci d'édifier, et le souci d'être complet paraît totalement absent de leur œuvre. Ces morceaux sont composés presque sans documents. Mais ils empruntent aux biographies les plus populaires de banales énumérations de vertus, et parfois même des faits très précis, surtout des faits prodigieux. Que tirer de si méprisables compilations ? Et pour les sources d'information d'autre nature, elles font presque totalement défaut. Nous ne possédons sur la période intermédiaire entre Clovis et Pépin le Bref que quelques diplômes de

souverains, quelques actes privés et deux ou trois chroniques, dont l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours, pour le VI^e^ siècle, dépasse de loin les autres en importance. Que si par un bonheur extraordinaire, tel personnage mort en réputation de sainteté a tenté la plume d'un de ses admirateurs contemporains, celui-ci n'est parvenu à la manier qu'avec une pitoyable gaucherie et il l'a bien vite déposée, lassé d'un trop grand effort.

Notre hagiographie nationale s'ouvre par la vie de S^te^ Gertrude de Nivelles. Cette œuvre tient toute entière en dix petites pages. Le prologue, en vingt lignes, ne nous apprend rien sinon que l'auteur a connu la sainte, qu'il s'est mis à écrire sur la demande de la communauté de Nivelles, et que Gertrude appartenait à une race illustre. Immédiatement après nous voyons la jeune fille repousser un projet de fiançailles princières ; un monastère se fonder à Nivelles, après la mort de son père, Pépin l'Ancien, sur le conseil de S. Amand ; sa mère s'y consacrer elle-même à Dieu puis lui couper les cheveux, afin de l'arracher aux séductions du monde. Le récit de deux miracles et de la mort de la sainte remplissent les autres paragraphes. Bref, quelques passages charmants dans leur naïveté, très peu de faits même extérieurs, et beaucoup de remplissage : voilà les biographies mérovingiennes, je veux dire, les meilleures d'entre elles, l'exception. Encore une fois, comment dessiner d'après de tels modèles le portrait d'un saint ?

Au point de vue des renseignements recevables sur leur vie, Amand ne prend place ni parmi les saints les plus privilégiés ni parmi les plus dépourvus de la période mérovingienne. Cinquante ans environ après sa mort, un clerc de l'église de Noyon qui ne l'avait jamais connu, a composé sa biographie. Elle couvre en étendue le double environ de celle de Gertrude. Au moins, son auteur conçut-il l'ambition de retracer toute la carrière de son héros. Mais il ne recourut pour le faire à aucune source écrite. Habitant d'un diocèse réuni alors à celui de Tournai, dans lequel Amand avait le plus travaillé, il pouvait puiser à la source de la tradition orale, encore assez abondante, assez fraîche et

relativement pure. Il convient de souligner le mot : relativement, car bien des récits de cette biographie portent déjà des traces indubitables de déformation légendaire. Le but poursuivi par le biographe n'inspire pas non plus une pleine confiance. Il entreprend de prouver qu'Amand par ses mérites se hausse au niveau de n'importe quel autre saint. Ses mérites, cela signifie surtout ses miracles. En effet, douze paragraphes sur vingt-six, et les paragraphes les plus vivants et les plus développés, nous parlent d'un serpent féroce mis en fuite, d'un démon réduit à lâcher un jeune homme qu'il allait précipiter à la mer, d'une tempête apaisée, et de plusieurs autres prodiges dûs tous à la puissante intercession du missionnaire. Deux ou trois mentions assez rapides comme celle de la biographie de S^te^ Gertrude, une charte impersonnelle par laquelle le saint remet des propriétés à un nouveau monastère, un testament d'une trentaine de lignes où il n'est question que de sa sépulture, enfin une lettre assez longue que le pape S. Martin lui adressa, viennent heureusement ajouter à celles de notre source principale quelques données, moins nombreuses, il est vrai, mais plus sûres. Il s'agit ici, en effet, de documents contemporains, et, la plupart du temps, de pièces d'archives, dont le témoignage apparaît beaucoup supérieur à celui des sources littéraires.

Pour la connaissance psychologique du saint leur prix est inestimable. Après ces pages d'introduction le lecteur ne voudra exiger de nous un portrait ni bien détaillé, ni bien nuancé. Mais si la physionomie d'Amand se marque pour l'histoire de quelques traits bien accusés, alors que la physionomie de tant d'autres saints mérovingiens reste indéchiffrable, nous le devons surtout à la confrontation de sa biographie avec ces documents mentionnés en dernier lieu. Un auteur qui n'a pas connu le personnage dont il écrit la vie et qui n'a demandé ses renseignements sur lui qu'à la seule tradition orale, nous présente naturellement une image dont la conformité avec l'original offre peu de garanties. Mais il peut arriver, et il arrive en effet pour S. Amand, que les témoignages contemporains, que le

témoignage du saint lui-même, dévoilent à nos yeux précisément les mêmes qualités ou les mêmes défauts et confirment ainsi les affirmations d'une source de qualité inférieure ou les impressions qui s'en dégagent.

* * *

Le trait le plus saillant du missionnaire de la Belgique c'est que, très zélée, sa nature est aussi très mobile, très aventureuse dans son zèle.

Il naît en Aquitaine vers 590 et acquiert chez les moines de l'île d'Yeu, en vue de la côte vendéenne, puis dans le cloître annexé au tombeau de S. Martin de Tours, sa formation religieuse. Quinze ans de réclusion à Bourges, où se distinguent alors par leurs vertus S. Outrille et S. Sulpice, achèvent d'assouplir son âme et son corps par les pratiques de l'ascétisme le plus crucifiant. Et puis le voilà par les grandes routes et par les grandes montagnes, *squalida atque devia lustrans loca*, car « la pensée lui est tombée dans l'esprit qu'il devait se hâter de partir pour Rome ». Il en revient avec la certitude de sa vocation apostolique.

Voyageur comme moine, il le sera plus encore comme missionnaire.

Le roi Clotaire II fait de lui un évêque, mais un évêque sans diocèse, un évêque qui n'est pas enfermé dans des frontières déterminées, un évêque « ad prædicandum », suivant l'expression fort juste du chroniqueur Hériger. Amand pourra donc donner libre carrière à son zèle.

En effet son biographe nous invite dès lors à le suivre en Gaule, où il commence son ministère ; à Rome, qui le reçoit une seconde fois en pèlerin ; dans le pays de Gand, qu'il convertit à force de patience ; chez les Slaves de la Carinthie, qu'il essaie vainement d'arracher au démon ; en exil — on ne sait où — parce qu'il a reproché au roi Dagobert la dépravation de ses mœurs ; à la cour où il baptise le jeune Sigebert III ; à Maestricht dont il a été nommé évêque ; à Calloo, près d'Anvers, où il prêche aussi l'Évangile aux païens ; chez les Basques qui sont livrés « aux augures et à toutes sortes d'erreurs » ; à Elnone, dont il

bâtit le monastère ; dans le midi de la Gaule, où la largesse royale lui a concédé un terrain dans le même but ; à Beauvais enfin, où il contraint une femme à renverser elle-même un arbre idolâtrique près duquel elle se livrait à ses dévotions. Et le biographe ne mentionne sans doute pas tous ses champs d'apostolat ; car la tradition orale ne pouvait les avoir tous retenus, et lui ne s'y intéressait guère que dans la mesure où quelque miracle notable s'y était passé.

Et voici maintenant à côté du témoignage détaillé du biographe le témoignage général d'Amand lui-même. Presque nonagénaire, il aimera à insister sur sa vieillesse, mais plus encore sur ses travaux et sur ses courses apostoliques. « Iam corpore fesso et multis laboribus fatigato, iam in summa senectute pene corpore praemortuo », dira-t-il dans son testament. Mais il aura dit plus haut : « Proinde omnibus non habetur incognitum, qualiter nos longe lateque per universas provintias seu gentes, propter amorem Christi seu verbo Dei adnuntiare, vel baptismum tradere discursum habuimus ». Il a beaucoup voyagé ; il a parcouru le monde ; il a évangélisé beaucoup de races différentes ; personne ne peut l'ignorer !

Pourquoi donc cette mobilité ? Pourquoi ces randonnées apostoliques dans des contrées, comme la Vasconie pyrénéenne et les Alpes de Carinthie, dont sans doute il ne connaît même pas les langues qui s'y parlent ? Pourquoi ces déplacements continuels en Gaule même, de la Neustrie à l'Austrasie et du Nord au midi ? Pourquoi ne pas s'en tenir au païens de la Belgique, très nombreux encore de son temps ?

Sans parler de l'attrait que dut éprouver pour l'espace cette nature indépendante et pleine d'ardeur, il n'est pas difficile d'indiquer l'influence qui s'exerça sur lui. En 590 précisément, vers le temps de sa naissance, le moine irlandais Colomban abordait en Gaule avec douze de ses frères. Colomban fondera en Bourgogne les monastères d'Annegray et de Luxueil, il sera exilé par Brunehaut, il parcourera l'Allemagne, il s'arrêtera enfin à Bobbio, en Italie ; il aura même voulu partir pour les « pays des Slaves ». Amand

n'a peut-être jamais rencontré le grand législateur irlandais, mais partout autour de lui il a senti son action, il a retrouvé son souvenir. Près de Bourges, ou à Bourges même, dans cette ville qu'il a choisie pour sa réclusion de quinze années, il a pu voir s'élever quatre monastères établis entre 613 et 629, d'après la règle de S. Colomban. Bien plus, Jonas de Bobbio, le propre biographe du grand patriarche, avant de composer son ouvrage, vient passer trois années, de 639 à 642, en compagnie de S. Amand à Elnone. Il peut ainsi raconter à loisir au missionnaire aquitain les prouesses du missionnaire irlandais.

Or, Colomban et les moines de sa race considéraient comme la suprême immolation, comme la renonciation la plus efficace à l'amour de soi, comme la plus grande preuve d'amour donnée à Dieu, d'abandonner son pays et de voyager pour le Christ. Les expressions « peregrinatio propter amorem Domini » « peregrinatio pro adipiscenda in caelis patria » « peregrinatio pro remedio animae » ne se comptent pas dans les biographies de moines irlandais ou de saints continentaux qui ont subi leur influence.

L'auteur de la vie de S. Amand ne prononce pas même le nom de S. Colomban, fort oublié vers 725 et qu'éclipsaient déjà Willibrord et Boniface. Mais il raconte cependant la scène suivante. Arrivé à Tours, le jeune moine se prosterna près de la tombe de S. Martin. Il y fondit en larmes. Il lui demanda avec ferveur d'obtenir de Dieu pour lui une grande grâce, celle de ne jamais revoir son sol natal, mais de passer toute sa vie en voyage : « sed omni vitae suae cursum in peregrinatione expenderetur. » Comprend-on dès lors, pourquoi, avant de paraître devant Dieu, Amand se montre si fier d'avoir été exaucé : « Omnibus non habetur incognitum qualiter nos longe lateque per universas provintias seu gentes propter amorem Christi... discursum habuimus » ?

* * *

Tout autant que de la multiplicité de ses terrains d'apostolat, on s'étonne de la rapidité avec laquelle Amand renonce

à cultiver certains d'entre eux. Pour expliquer cette conduite étrange, l'ancienne biographie nous fournit à diverses reprises la même raison. C'est l'insuccès du grand apôtre. En voici quelques exemples. « Il entendit que les Slaves, trompés par une erreur grossière, étaient retenus opprimés dans les liens du démon. Espérant surtout cueillir chez eux la palme du martyre, il passa le Danube, parcourut leur pays et leur prêcha librement la parole de Dieu. Et après en avoir régénéré un petit nombre dans le Christ, remarquant qu'il ne produisait point le fruit attendu et n'obtenait pas le martyre désiré, il revint à son troupeau », c'est-à-dire à la Belgique.

« Peu après il trouva une petite île, dont le nom est Calloo, près du fleuve Escaut. Il y resta quelques jours avec ses frères spirituels. Et un terrible fléau se déchaîna sur cette région pendant deux années parce qu'elle n'avait pas voulu recevoir la parole de Dieu. »

« Et après un certain temps,... il entendit qu'une nation, à qui l'antiquité a donné le nom de *Vaceia*, et dont les habitants s'appellent actuellement les Vascons,... adorait des idoles au lieu du vrai Dieu... L'homme de Dieu eut pitié de leur misère. Il travailla beaucoup pour les arracher au démon... Cependant ils demeurèrent dans leur cécité et le saint homme émigra en d'autres lieux. »

De tels récits on conclurait assez naturellement qu'Amand se décourage vite. Et n'eût-on pour en juger que l'ancienne biographie basée sur la tradition orale, on croirait peut-être nécessaire de corriger cette impression ; l'on n'attacherait pas d'importance à ces explications du biographe ; on y dénoncerait les formules banales d'un auteur embarrassé par les déplacements rapides de son héros. Et cependant l'impression qui se dégage de la biographie se confirme à la lecture d'un document contemporain de tout premier ordre.

La *Vita* se contente de raconter en quelques lignes qu'Amand, devenu évêque de Maestricht, renonça après trois années à son siège, à cause de l'opposition du clergé diocésain. « Multi etiam, quod dictu quoque nefas est,

sacerdotes atque levitae, praedicationem illius respuentes, audire contempserunt. At ille, secundum evangelii praeceptum, pulverem de pedibus in testimonium excutiens, ad alia properabat loca. »

Or, en 649, la première année de son pontificat, le pape S. Martin adressa à S. Amand une longue lettre. La première partie de celle-ci est une exhortation au courage, à la persévérance.

« Si vos travaux apostoliques sont pour nous la cause d'une abondance de joie, d'autre part, nous sommes accablés par la dureté des prêtres de cette nation qui, négligeant le soin de leur salut, et méprisant le service de notre rédempteur, se chargent de crimes honteux... Car on nous a représenté que des prêtres, des diacres et d'autres personnes engagées dans l'office sacerdotal, se souillent après leur ordination par des actions coupables, et que cette conduite afflige outre mesure Votre Fraternité, tellement que vous voulez renoncer au devoir pastoral à cause de leur désobéissance. Vous choisiriez volontiers d'être délivré des travaux de l'épiscopat et de vivre dans le recueillement et la solitude, plutôt que de persévérer dans la charge qui vous a été confiée. Et cependant le Seigneur a dit : « Bienheureux celui qui persévérera jusqu'à la fin »...

« Nous exhortons Votre Charité, à l'exemple de Celui qui a voulu souffrir et mourir pour nous, à demeurer généreusement dans son service intégral. Ne regrettons donc pas de subir pour le nom du Christ des peines dans le temps, mais que la considération des récompenses futures nous porte à soutenir les contradictions de ce siècle. Car il est écrit : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné. Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur... »

Nous ne pouvons transcrire en entier cette page éloquente. Elle nous montre le pape lui-même prêchant à son tour le prédicateur des Slaves, des Basques et des Belges. Les talents reçus du Maître, les récompenses promises à la persévérance, l'exemple du divin Crucifié, tels sont les arguments que le pontife suprême développe davan-

tage pour rendre à son confrère dans l'épiscopat, dont les bras tombent de lassitude, la confiance nécessaire. Et n'était-il pas assez naturel pour ce caractère bouillant, généreux, entreprenant, ne connaissant guère la mesure, de sombrer aisément dans la mélancolie, la tristesse, presque le désespoir ?

* * *

Puisque nous venons de citer une lettre du pape à S. Amand, signalons sans plus tarder un troisième trait que la biographie de celui-ci, d'une part, que les documents contemporains, de l'autre, mettent également en relief : son attachement au siège romain.

Ceci demande un mot d'explication. La conversion de l'Angleterre, sur l'initiative de Grégoire le Grand et sous sa direction générale, paraît être la première grande campagne apostolique entreprise par la papauté en dehors de l'Italie. Aussi lorsque, à partir de la fin du VII[e] siècle, des moines anglo-saxons, Willibrord, Winfried (Boniface) et d'autres, suivant l'exemple des Irlandais, vinrent à leur tour porter la foi aux régions continentales, ils sollicitèrent de Rome leur plan d'action ; ils restèrent toujours avec les papes en rapports étroits. Il n'en avait pas été tout à fait de même pour les missionnaires irlandais. Sans doute ceux-ci respectaient et aimaient la papauté. Certains firent le voyage de Rome. Mais leurs relations avec le centre de la chrétienté paraissent plus intermittentes que ne le seront celles des Anglo-Saxons.

Or, écrit un auteur protestant, M. Bruno Krusch, « Amand aima le siège romain avec une ardeur telle qu'on rencontre à peine un seul homme à cette époque qui lui soit comparable sous ce rapport ». L'éloge vaut d'être retenu. Il est magnifique. Il est mérité.

La belle lettre du pape S. Martin à S. Amand est une réponse. Comme Boniface le fera si souvent auprès de Grégoire II et de Grégoire III, le missionnaire aquitain à confié au cœur du pontife, au cœur d'un futur martyr, ses déboires dans l'apostolat. Mais en outre, comme

Boniface encore, il a demandé au pape une consultation. Quelle conduite faut-il garder vis-à-vis des ministres prévaricateurs ? Aussi, après les paroles d'encouragement qui viennent d'un père, d'un ami, voici que retentit dans la lettre du pape, le verdict du chef de l'Église. Ce n'est plus maintenant le collègue d'Amand qui tient la plume, c'est son supérieur. Et reprenant la discipline rigoureuse que S. Grégoire le Grand avait développée dans sa fameuse lettre à Januarius de Cagliari, il trouve dans la suprême dignité des fonctions sacerdotales la légitimation complète de ses ordres sévères.

« Vis-à-vis de ceux qui ont péché en commettant ces fautes, dit-il, ne faites pas preuve d'une condescendance qui irait à détruire la loi. Car celui qui, même une seule fois, est tombé dans la faute après son ordination, doit être considéré comme déposé et il ne pourra plus gravir aucun degré dans l'ordre sacerdotal. Il lui suffira de persévérer toute sa vie dans la même pénitence, dans les lamentations et les larmes continuelles, afin de pouvoir éteindre, avec l'aide de Dieu, la faute commise. Et en effet, si nous cherchons pour les promouvoir aux saints ordres des hommes en qui aucune tache, aucune souillure de la vie, ne s'oppose au sacerdoce, à combien plus forte raison, faudra-t-il empêcher de toute manière celui qui, après son ordination, est tombé dans la faute et a prévariqué, de traiter le mystère de notre salut avec des mains impures... »

Le pape charge ensuite Amand d'une mission des plus délicates. Un concile romain venait de condamner le monothélisme. L'évêque de Maestricht était invité à réunir tous les chefs diocésains de l'Austrasie. Il leur soumettrait les anathèmes contre les hérétiques, et puis solliciterait du roi Sigebert l'envoi à Rome, puis à Constantinople, de quelques évêques qui les auraient approuvés. On s'est demandé si alors déjà les provinces ecclésiastiques de l'Austrasie avaient reçu leur organisation et si les évêques de Cologne et de Trêves, par exemple, exerçaient des pouvoirs métropolitains. Quoi qu'il en soit, en confiant à un simple évêque, âgé sans doute, mais n'occupant son siège diocésain que

depuis deux ou trois ans, le soin de réunir tout le corps épiscopal d'un grand royaume, Martin lui donnait certainement une marque particulière d'estime et il reconnaissait ses travaux et ses vertus. Sans doute voulait-il aussi utiliser l'influence dont jouissait auprès du monarque celui qui l'avait baptisé.

L'attachement du missionnaire aquitain au Saint-Siège se présente encore sous une autre forme. Toutes les églises qu'il a bâties ont été consacrées à S. Pierre. Ce fut le cas pour Elnone, Gand, Anvers, Marchiennes, Renaix, Leuze et Barisis-au-Bois.

La *Vita Amandi* nous raconte deux voyages de S. Amand à Rome. Elle rattache au premier un épisode merveilleux. On peut y trouver la raison de la dévotion spéciale du saint pour le prince des apôtres.

Un soir, jeté à la porte de la basilique S.-Pierre de Rome par un sacristain de méchante humeur, Amand crut entendre la voix du premier pape. D'une manière douce, caressante, celui-ci lui intima pourtant un ordre : celui d'aller évangéliser la Gaule. Le pèlerin se releva, et, muni « de la bénédiction de l'apôtre et de reliques », il reprit sans tarder le chemin du Nord.

La Belgique s'est toujours signalée dans l'histoire par son obéissance aux souverains pontifes. Ne le doit-elle pas en partie aux exemples et aux prières de son apôtre ?

EDOUARD DE MOREAU, S. J.